

Moi, ethnographe?

Josette Gueguen

I, an ethnographer?

Abstract

I've tempted to analyse what the ethnography represents to me and how it's shaking me up in many domains in my life.

First, I draw up a report of my teaching abilities when I discover the ethnography of education and I do insist most particularly on my mixed-ability class experience in the Mont d'Arrée who gave birth to a self-managed organisation.

Going back to university and meeting with Patrick Boumard then with Michel Lobrot, Georges Lapassade and Guy Berger plus our work within the "lab" gave me strength to go further into my instructive but also linguistic, political, voluntary and personal commitments.

Important questions arise: what about ethnography? How could we make it available to all of those who fight in favour of a deep change in our society?

Keywords: ethnography, teaching method, shift, change, transformation, protest, contestation, self-managing

Je dédie ce récit à tous ceux qui n'ont pas eu encore la chance de croiser l'ethnographie et de la vivre.

Mes amis ont travaillé ensemble avec l'idée de transcrire ce que ce "labo" tellement hors du commun a pu leur apporter. J'ai pris l'initiative, pour ma part, de tenter d'analyser, à partir d'exemples concrets, ce que l'ethnographie représente pour moi et comment elle bouscule ma vie.

Où en suis-je, au niveau pédagogique, lorsque je découvre l'ethnographie de l'éducation?

Nous naissons tous créatifs, capables et désireux de découvrir, de questionner, d'expérimenter, d'apprendre de nos échecs. Mais ces capacités ne sont pas cultivées par l'école. L'enseignement magistral devant un groupe où les élèves sont spectateurs du savoir est encore aujourd'hui le modèle pédagogique dominant. L'enseignant fait

parfois appel à une méthode interrogative sous forme de micro-questions adressées au groupe. La structuration des connaissances organisées par l'enseignant réduit l'activité intellectuelle des élèves à la recherche de la bonne réponse et détermine son cheminement intellectuel. Les apprenants restent les destinataires d'un produit fini qu'ils n'ont pas contribué à construire et avec lequel ils ne sont donc pas entrés en relation.

Ma première expérience pédagogique se déroula en classe unique à Saint-Rivoal, petite commune des Monts d'Arrée. Face à ces douze élèves de deux à dix ans, les modèles préconisés durant ma formation concernant des classes citadines à un seul niveau, ne tenaient pas. Il fallait donc trouver un fonctionnement spécifique et pourquoi pas, l'inventer avec les enfants.

Nous ne pouvions fonctionner sans la solidarité entre grands et petits; un contrat didactique s'élabora entre l'adulte et les enfants d'où la naissance du plan de travail. La classe s'organisa tout naturellement en classe coopérative afin que les décisions puissent être prises par l'ensemble du groupe et que les enfants fussent réellement les acteurs de leur vie quotidienne.

Je les interrogeais: "*Comment pourrait-on faire pour transformer l'école en l'école de nos rêves?*" Les premières réactions furent timides: "*On pourrait avoir plus souvent des pâtes à la cantine.*" Mais peu à peu des éléments incontournables apparurent alors que nous faisons régulièrement la part des choses entre ce que nous pouvions faire changer dans notre classe et ce qui ne pouvait être de notre ressort.

La créativité était le maître-mot de notre travail; des enfants écrivaient un roman à quatre mains et invitaient l'écrivain François de Beaulieu à les rencontrer sur une question qui leur tenait à coeur: "Dans l'écriture, qu'est ce qui précède, l'inspiration ou la forme?" D'autres réalisaient une revue poétique qui regroupait les différentes productions de la classe. D'autres encore, membres d'un groupe "Touche pas à mon pote!" engageaient une correspondance avec Jean-Marie Le Pen dans l'espoir de le ramener à de meilleurs sentiments envers les étrangers. Tous correspondaient avec le peintre nantais Jules Paressant, alors sur son lit d'hôpital, avec le poète breton Eugène Guillevic, ou s'essayaient aux activités sous la houlette du Gazibul Théâtre, aux arts plastiques sous la direction d'un voisin qui n'était autre que le peintre Claude Le Ber, à la musique avec l'intervention d'un parent d'élève.

Des années plus tard, lorsque je préparais mon doctorat, j'interrogeai Chann, une ancienne élève qui après avoir obtenu une licence de mathématique, avait entrepris une formation d'éducatrice spécialisée:

“Ce dont je me souviens le plus, c’est le plan de travail, c’était un élément très motivant. On n’avait pas de difficulté à tout faire. Je pense qu’on a appris à pouvoir travailler tout seul et à surtout être motivé sans avoir une carotte ou un bâton dans la mesure où on n’avait pas de note”.

Anna qui fréquenta cette classe coopérative pendant cinq ans et qui est devenue présentatrice en langue bretonne sur FR3 me disait:

“Je ne me souviens pas d’avoir fait d’exercices de grammaire ou de conjugaison (*et elle en a pourtant fait bon nombre!*), tout ce dont je me souviens c’est que le matin on était pressés de partir à l’école car on avait toujours un projet sur le feu”.

Chann rajoute:

“Les ballades en forêt, les visites à l’extérieur, l’éveil à la nature. Le bois de Bodenna et les expéditions qu’on a pu faire là-bas! Je me souviens d’un samedi matin où nous y sommes allés à pieds dans la neige. (*Le bois de Bodenna a été ravagé par les flammes durant l’été 2022*) La poésie, beaucoup de poésie. Je me souviens qu’on écrivait beaucoup. Je n’ai pas le souvenir que c’était commandé, c’était spontané. J’ai gardé un excellent souvenir de mon primaire, c’était épanouissant. J’appréciais d’aller à l’école. Je n’ai pas eu l’impression qu’on aient été brimés dans notre expression, dans notre créativité. On a toujours eu la possibilité de s’exprimer et on a appris à s’exprimer aussi. Je crois que j’ai eu très tôt une capacité à essayer de comprendre, à analyser et à remettre des tas de choses en cause”.

Nous avions coutume, les enfants et moi, de nous rassembler régulièrement pour mettre en scène des situations vécues ou fictives: essayer de retrouver comment on fait quand on pleure, quand on se met en colère, jouer la visite de l’Inspecteur arrivant en voiture officielle à Saint-Rivoal et se montrant scandalisé par les conditions matérielles de l’école.

J’étais incapable de relier ces activités au moindre élément des instructions officielles et pourtant, je savais que quelque chose de primordial pour les enfants se jouait là. Je dus attendre des années plus tard la découverte des ouvrages de Francis Imbert pour comprendre qu’il s’agissait d’activités préconisées par la Pédagogie Institutionnelle, ou encore la rencontre avec Michel Lobrot pour comprendre que la pédagogie autogestionnaire consiste à remettre entre les mains des élèves tout ce qu’il est possible de leur remettre, c’est à dire, non pas l’élaboration des programmes ou la décision des examens, mais l’ensemble de la vie, des activités et de l’organisation du travail, à l’intérieur de ce cadre. Les élèves détiennent entre leurs mains les institutions internes de la classe qu’ils peuvent, selon le cas, laisser en suspens,

constituer sur de nouveaux modèles ou constituer sur des modèles traditionnels.

Un enseignant en classe coopérative se doit comme tous ses collègues de rendre des comptes à la société sur le travail fourni et c'est ainsi qu'un jour l'inspecteur de circonscription annonça sa visite. Je mesurais la richesse de notre travail, je savais pouvoir compter sur les enfants pour se montrer particulièrement studieux et c'est donc sans la moindre appréhension que je reçus l'inspecteur. Je ne m'étais jamais posé la question du comportement que pouvaient avoir des enfants habitués à gérer leur quotidien face à une inspection pédagogique. Je n'allais pas tarder à savoir ce qu'il en était!

Monsieur Morisset arriva à neuf heures tapantes et s'installa, comme il se doit, au fond de la classe où j'avais pris soin de mettre à sa disposition des cahiers et des travaux d'élèves. Tandis que les enfants de CM1 et CM2 travaillaient avec moi sur l'emploi du futur et du conditionnel qui leur posait si souvent problème dans leur productions d'écrits, les autres s'activaient à leur plan de travail.

Tout se passa à merveille, aucun évènement imprévu ne vint perturber la classe jusqu'à l'heure de la récréation. C'est ce moment que choisit Sylvie, élève de CE2 pour s'adresser à l'inspecteur. "Monsieur l'inspecteur, est-ce que je peux vous lire un texte de Colette que j'adore?" "Bien sûr, ma petite!" répondit aussitôt Monsieur Morisset qui ne pouvait refuser une telle invite. Quelques instants plus tard, tous les enfants avaient un à un quitté la cour de récréation pour se regrouper autour de l'inspecteur afin de lui lire, qui son texte favori, qui son poème préféré, qui le dernier texte dont il était l'auteur. J'observais la scène, incrédule, et laissais les enfants prendre en charge la visite de l'inspecteur, sans intervenir et sans m'interposer. Il fallut l'arrivée dans la classe de la cantinière surprise qu'à midi et demi personne ne soit attablé, pour mettre fin à l'échange entre les enfants et l'inspecteur, ravi de la situation. Alors qu'en réalité j'avais très peu pris part à la visite, elle me valut un rapport d'inspection particulièrement élogieux.

Ces enfants qui avaient pour habitude de prendre en charge la vie de la classe, se sentaient particulièrement concernés par la visite de l'inspecteur et en outre, avaient coutume d'établir avec les adultes des relations positives et ne manifestaient pas la moindre appréhension par rapport au statut de celui-ci.

En 1982, suite à la parution d'un texte d'Alain Savary, ministre de l'Éducation Nationale, concernant l'enseignement en langues régionales, notre école devint la première école bilingue publique de Bretagne. Cela signifiait que la langue bretonne allait maintenant occuper la moitié du temps scolaire.

Des questions jaillirent immédiatement: ne courrions-nous pas le risque de perdre nos acquis pédagogiques? L'organisation en classe coopérative allait-elle pouvoir être maintenue? La place primordiale accordée à la créativité et à la spontanéité pourrait-elle être sauvegardée? Quel sens la langue bretonne avait-elle pour les enfants?

Toujours est-il que l'introduction de la langue bretonne se fit progressivement en mettant les enfants en contact avec les bretonnants de naissance: chacun avait un parrain ou une marraine à qui il rendait régulièrement visite, qu'il enregistrait et qu'il invitait aux différentes fêtes de l'école. Chann se souvient: "Ça ne m'a jamais posé de difficulté. C'étaient des activités basées beaucoup sur l'oral. Parler en jouant, en se baladant, ce n'est pas la même chose que de se mettre devant une feuille et de faire de la grammaire".

Respectés et construits en tant que sujets culturels, les enfants développent des manières d'être inédites: ils s'impliquent avec force dans les activités qui leur sont proposées, y prennent des initiatives, y fondent une capacité sociale au dialogue, à l'entraide, en même temps qu'une autonomie personnelle.

La recherche ethnographique ne se limite pas à la simple observation et au travail de terrain, mais s'inscrit dans une approche anthropologique de l'éducation envisagée comme phénomène social total. L'école n'est pas une. Place aux singularités, aux expérimentations pédagogiques. Etudier l'école comme institution, c'est observer les institutions qui la font tenir, comment elles se mettent en place, comment elles fonctionnent, survivent aux crises ou les conditionnent. La conception de l'école non comme le lieu de la transmission du savoir mais comme un monde en train de se construire et de produire du sens renverse la dynamique des recherches habituelles.

La rencontre avec Patrick Boumard

Ma première rencontre avec le Professeur Patrick BOUMARD remonte à la rentrée universitaire 2000/2001. Suite à des désaccords pédagogiques et linguistiques avec l'association Diwan¹, j'avais décidé de démissionner de mon poste de directrice de l'Institut de Formation Kelenn et de reprendre des études universitaires. Je m'inscrivis donc en sociolinguistique à l'Université de Bretagne Occidentale et en sciences de l'éducation à l'Université de Rennes 2. J'ignorais alors les nombreuses rencontres ainsi que les moments de grande intensité qui m'attendaient et j'ignorais

¹ Diwan est une association qui gère des écoles en langue bretonne.

par dessus tout que cette démarche allait me conduire vers la soutenance d'une thèse double puis vers une expérience d'enseignante universitaire. Une évaluation des acquis professionnels m'avait permis de m'inscrire directement en Maîtrise de sciences de l'éducation (Master 1, aujourd'hui). Il me fallut donc très rapidement proposer un objet de recherche pour le mémoire de Maîtrise à l'un des Professeurs qui nous encadraient. Mon premier travail de recherche allait porter, bien entendu, sur le principal problème qui avait accompagné, jusque-là, ma carrière d'enseignante: l'enfant en difficulté scolaire. Les étudiants furent réunis dans un amphithéâtre où chaque Professeur prit le temps de se présenter. Chaque intervention était passionnante et je ne savais, face à toute cette richesse intellectuelle, vers qui me diriger. Et puis, un certain Patrick Boumard prit la parole. Il ne me fallut que quelques minutes pour comprendre que c'était lui que j'allais rejoindre. Et c'est à ce moment que débuta cette magnifique aventure! Je rejoignis très vite le labo sans même savoir de quoi il s'agissait vraiment.

Aujourd'hui que représente pour moi l'ethnographie?

La petite fille qui dut se battre pour faire accepter aux autres ses origines agricoles et bretonnantes, l'adolescente qui s'engagea très jeune dans une organisation révolutionnaire et qui pensait pouvoir rapidement prendre part à une insurrection populaire, la jeune institutrice qui en sortant de formation demandait une nomination en classe unique car elle savait pouvoir y mettre en place des modes de fonctionnement totalement différents de ceux que sa formation lui avait inculqués, la femme qui venait de quitter son poste de directrice d'un institut de formation pédagogique car elle n'y rencontrait pas la volonté d'aider l'enfant à apprendre en découvrant avec lui le chemin singulier de son devenir, la militante politique qui n'hésitait pas à se montrer combative, cette personne ne pouvait qu'adhérer pleinement à l'ethnographie et à son analyse critique du monde.

Mon engagement linguistique

Je suis née à Plourac'h, petite commune du Centre-Bretagne. Mes parents qui se destinaient à devenir agriculteurs n'avaient pas encore trouvé l'exploitation agricole sur laquelle ils allaient s'installer deux ans plus tard. Nous vivions chez mes grands-parents maternels nés tous deux en 1888. Mon grand-père, Yves Le Roux avait fréquenté l'école et obtenu son certificat d'études. Il lisait le journal et était engagé politiquement. A cette époque, les garçons étaient scolarisés et apprenaient donc le français car ils allaient devoir par la suite faire leur service militaire. Il fit d'ailleurs la guerre 1914-1918 et fut blessé à Verdun. Ma grand-mère, Maria Tincuff, comme la plupart des petites filles que rien n'appelait en dehors du Centre-Bretagne ne

fréquenta pas l'école et n'apprit donc pas le français. C'est donc tout naturellement que la famille s'exprimait uniquement en breton. Je dus attendre mon entrée à l'école communale, à cinq ans, pour apprendre le français.

Cette langue bretonne, qui est ma première langue, garde une place extrêmement importante dans ma vie et lorsqu'il s'agit de trouver un objet de recherche pour préparer ma thèse, il s'imposa à moi d'emblée: "Le fantasme de l'immersion linguistique en breton". J'y développais un certain nombre d'arguments qui allaient à contre courant des idées qui avaient cours à l'époque, ce qui me valut, après la soutenance, bon nombre d'ennuis comme des lettres anonymes avec menaces de mort, la réception par la poste d'un petit cercueil en carton ou encore, et j'en passe, la crevaison des quatre pneus de ma voiture, à mon domicile, durant la nuit. Malgré tout, jamais je n'eus le moindre regret d'avoir effectué ce travail de recherche et c'est dans l'ethnographie et auprès de l'équipe "du labo" que je trouvais la force d'aller plus loin en présentant, un peu partout en Bretagne, des conférences sur ce thème.

Aujourd'hui encore, je ne rate aucune occasion de parler breton avec mes voisins, ma famille, mes amis. Depuis quelques temps l'occasion m'est donnée de rendre régulièrement visite à un proche à la maison de retraite de Trébrivan. C'est un plaisir sans cesse renouvelé de m'entretenir en breton avec les résidents et par là même de les autoriser à s'exprimer dans leur langue natale.

Une responsable culturelle du Département des Côtes d'Armor me contacta, il y a quelques mois, me proposant de mettre en place une formation pour les employés des trois maisons de retraite les plus proches afin qu'ils puissent, non pas parler couramment le breton, mais néanmoins utiliser en breton les expressions qu'ils emploient le plus souvent lorsqu'ils sont en contact avec les résidents. Cette formation doit se mettre en place dans les semaines à venir et mon intention est d'y faire participer des résidents en tant que formateurs car qui mieux qu'eux peut prendre en charge cette transmission! Pour mettre en place ces journées de formation, j'envisage de passer quelques jours dans les trois maisons de retraite, à suivre et si possible à accompagner le travail des aides soignantes.

En effet, les modes d'action que sont la recherche-action et l'observation participante ne sont jamais neutres. Le fait de travailler sur des êtres humains oblige à se rendre compte que les objets en question ne sont pas plats, sans réaction. La vérité humaine est complexe, de l'ordre de l'irréductible, de l'enchevêtré, de l'impossible à résoudre, de l'opacité. En reconnaissant cette opacité, le chercheur privilégie une approche qualitative et valorise la notion d'accompagnement et non pas de mesure. Il s'agit d'aller sur le terrain sans hypothèse préétablie et de participer à la réalité sociale et éventuellement de participer à la construire.

Mon engagement pédagogique

En 2002, plusieurs heures de cours de breton me furent confiées par l'Université de Bretagne Occidentale: d'une part des cours d'option langue bretonne sur les deux sites de Quimper et Brest et d'autre part un cours de littérature bretonne. Je demandai tout d'abord à chaque étudiant de chercher un correspondant, c'est à dire un référent linguistique dont la première langue était le breton, suffisamment proche pour qu'il puisse le rencontrer chaque semaine pour échanger avec lui aussi bien sur des éléments lexicaux que des structures de langue.

Les étudiants étaient originaires du Pays Bigouden, du Vannetais, du Léon, de la région d'Huelgoat, de Poullaouen et de l'île de Sein, c'est dire toute la richesse des dialectes concernés. Pendant les cours, nous mettions en commun les éléments collectés et nous établissions une norme par le truchement de l'écrit.

En effet, l'apprentissage de la langue ne se limite pas à la mise en lien d'un signifiant et d'un signifié. La démarche est ici beaucoup plus complexe puisque non seulement l'apprenant s'immerge dans le dialecte du bretonnant de naissance mais encore, il découvre qu'à un signifiant correspond plusieurs signifiés parmi lesquels il va devoir faire un choix pour son propre usage.

Après un semestre de travail suivant cette méthode, j'interrogeai les étudiants pour savoir comment ils vivaient cette forme d'apprentissage. Première surprise: c'est la première fois qu'une langue leur est enseignée de cette façon. D'habitude l'enseignant leur transmet une façon de parler et d'écrire qu'ils doivent reproduire. Ici, après un travail de recherche, on aboutit à une multitude de possibilités parmi lesquelles il convient d'effectuer un tri. Tous ceux qui ont pu établir avec leur correspondant une relation profonde, se déclarent ravis de cette façon de travailler et ont l'impression d'apprendre la langue très vite et avec beaucoup de plaisir.

Une étudiante me confia: "Avant je voyais régulièrement ma grand-mère, mais maintenant je la vois toutes les semaines et on a plein de choses à se dire, on a un projet en commun. Et en plus, lorsque je lui pose une question, elle me répond et elle va ensuite demander à ses copines comment elles disent telle expression en breton, et finalement, ça fait vivre la langue". Nous sommes ici face à une épistémologie différente qui remet en cause et les activités de l'apprenant qui devient effectivement fondateur du social, et le rôle de l'enseignant qui n'est plus le détenteur du savoir mais qui devient le coordinateur des éléments linguistiques recueillis.

À l'université, il fallait bien entendu donner une note à chaque étudiant. Alors comment s'y prendre? J'avais la chance d'avoir lu les points de vue de Guy Berger et de Jacques Ardoino sur l'évaluation et tentais de m'en inspirer. Je proposai donc que chaque étudiant présente sous une forme de son choix, un sujet qui lui tenait à coeur.

C'est ainsi que Céline présenta au groupe un tableau de Van Gogh, Anne-Hélène expliqua ses activités au bagad² de Briec dans lequel elle jouait de la bombarde, Anna son activité au cercle celtique d'Ergé Armel, tandis que Aude, originaire d'Elliant, présenta un travail sur la peste d'Elliant. D'autres préparaient de façon collective un sketch avec costumes, décors et accessoires multiples ou encore des marionnettes et un castelet. Gaédig et Anne mirent en scène le difficile parcours d'un festivalier souhaitant se rendre en stop au festival des "Vieilles Charrues" dans une voiture bringuebalante et crachotante. Florence et Sylvie, toutes deux originaires de Douarnenez, habillées en hommes à la barbe mal rasée et affublées d'un nez et de joues rouges mirent en scène Yann et Youenn. L'un dit à l'autre: "*Hier, je ne sais plus dans quel bar, j'ai pissé dans un WC en or!*" Et ce fut l'occasion pour les deux compères de faire la tournée des bars du quartier. Les deux étudiantes expliquèrent comment elles avaient travaillé: "On a repris l'idée dans une bande dessinée d'histoires douarnenistes et on l'a traduite en breton. Nous avons revu la traduction avec nos correspondants et avec nos familles". Sylvie ajouta: "J'ai profité de la présence de mon oncle et de ma tante chez mes parents pour répéter la scène. On y a passé deux bonnes heures et qu'est-ce qu'on a rigolé".

Claude qui avait suivi par le passé des cours d'art dramatique nous présenta un poème d'Anjela Duval "Tenvalijenn ha didrouz", "Obscurité et silence" et un article retraçant la vie de la poétesse. Il termina par un chant à danser qu'il fit reprendre par l'ensemble des étudiants. Anne, quant à elle jouait de la harpe celtique et se produisait régulièrement en concert. Elle avait choisi de nous présenter deux harpes différentes, celle sur laquelle elle joue régulièrement et une harpe irlandaise, copie d'un instrument très ancien qui se trouve au musée de Dublin. Elle termina son intervention en jouant une complainte irlandaise et un air à danser. Yann décida de nous présenter les vins de Bretagne. Nous apprîmes donc que des vignobles étaient cultivés en Presqu'île de Rhuis jusqu'en 1930. Il passa en revue les différents vins nantais, la fabrication, le goût, les appellations. Inutile de dire que l'ensemble du groupe lui reprocha de ne pas avoir prévu de dégustation! Gaédig avait beaucoup travaillé avec sa grand-mère. Elle choisit de nous parler de la façon dont les animaux d'élevage sont souvent maltraités. Ses expressions, ses structures de langue, sa phonologie étaient celles de sa grand-mère. L'assistance était ébahie. A la fin de son intervention, les applaudissements fusèrent.

² Grand ensemble musical breton créé après guerre, inspiré des pipe-bands écossais.

Il va sans dire que les partiels peuvent devenir, non pas un moment de stress, mais un moment de plaisir partagé. Et pourtant, il fallait bien donner une note à chacun des étudiants. Nous décidâmes de le faire de façon collective après avoir élaboré ensemble des critères d'évaluation. Les notes données par le groupe, allèrent de 17 à 19.

Mon engagement politique

La principale action politique à laquelle je pris une part très active fut le refus de la fermeture d'une usine appelée Saumon PC, à Poullaouen. Les syndicats veillaient à ce que les employés bénéficient d'indemnités de licenciement correctes afin qu'ils puissent retrouver un autre emploi dans de bonnes conditions. Le comité de soutien auquel j'appartenais avançait deux solutions différentes pour maintenir les emplois: la nationalisation de l'usine d'une part et la reprise de l'usine par les employés qui allaient en assurer la gestion. C'est bien entendu la seconde solution que je soutenais mais ni l'une ni l'autre ne furent mises en place et la production fut délocalisée.

Aux élections municipales de 2020, j'acceptai de figurer sur une liste citoyenne qui se présentait ainsi: "Nous nous engageons à mettre en avant les valeurs fondamentales qui nous habitent: l'humanisme, le respect de l'autre dans sa différence, la solidarité intergénérationnelle et de ce fait la prise en compte des enjeux environnementaux et l'opposition aux lois du marché. Notre ambition est de créer des espaces citoyens qui permettront à chacun de s'impliquer dans la gestion de la commune, d'être un acteur qui décide des principes qui gouvernent son existence et qui agit sur le monde pour le transformer".

Un an plus tard, pour préparer une réunion où apparaissait à l'ordre du jour "projets pour l'année", je fis parvenir aux membres du Conseil Municipal un document dans lequel je proposais quelques pistes de travail pour les mois suivants: mise en place de commissions citoyennes pour réfléchir à la façon de s'y prendre pour installer des jeunes sur la commune, pour rechercher des solutions concernant les dégâts sociaux liés à la pandémie mais aussi la mise en place d'une exposition artistique au bourg. Et que se passa-t'il? La réunion semblait terminée et je dus intervenir pour demander à ce que mes propositions soient, elles aussi, présentées et débattues. Certains des conseillers avaient déjà quitté la réunion. D'autres apportèrent de rapides arguments pour contrer quelques-unes de mes propositions, passant les autres sous silence. Certains n'ont pas hésité à user à mon égard de propos péremptifs et moralisateurs. Et finalement, mes propositions n'ont donné lieu à aucun vote.

Je décidais donc de rédiger une lettre ouverte aux membres du Conseil Municipal. En voici la conclusion:

“Ce n’est pas la première fois que je relève des dysfonctionnements dans nos réunions comme des propos agressifs, un manque de politesse et de respect à l’égard d’invités mais aussi des absences de préparation ou de comptes-rendus. Dans ce cas particulier, nous nous retrouvons face à un défaut de démocratie! Sachez que l’absence de démocratie et de prise en compte de la différence tracent le chemin de l’autoritarisme et de l’autocratie. Par ailleurs, permettez-moi de vous signaler que l’individu à part entière que je suis ne vous autorise pas à me parler sur le ton irrespectueux que vous avez utilisé. Je suis sortie de notre dernière réunion avec la sensation d’avoir été humiliée, je suis profondément déterminée à refuser et à combattre ce type de comportement et de fonctionnement de votre part”.

En politique, être une femme et de plus mettre en avant des projets inédits relève immédiatement de l’inacceptable. Je me positionnais en sujet autonome et responsable de moi-même, vivant et assumant pleinement mon destin. Mais l’acte politique doit affronter et intégrer l’échec. C’est une réalité dynamique puisque c’est lui qui signifie la béance entre la réalité et l’idéal, entre l’analyse simplificatrice et les ruptures de la complexité.

Dans le domaine de l’écrit

Les ethnographes conçoivent leurs interventions comme une forme de recherche-action dans la mesure où la parole donnée aux acteurs est un élément essentiel de la production de connaissance, mais aussi où ce type de recherche vise à produire de la transformation, du changement concret et pas seulement à formuler des concepts. Il s’agit d’une ethnographie participative.

La rédaction du premier bulletin municipal, en novembre 2020 me permit de faire témoigner Pierre-Louis Manac’h, un voisin de 87 ans qui avait été conseiller municipal et avec qui j’aime beaucoup échanger. “J’ai été élu au conseil municipal dans les années 1970 et j’y suis resté pendant trente ans. Si j’étais élu aujourd’hui, comme les taux bancaires sont très faibles, je ferais des emprunts pour retaper tous ces bâtiments en ruine au bourg. Et j’essaierais d’y installer des jeunes, des parents d’élèves. On pourrait y faire des logements et ouvrir des commerces. Si le nouveau conseil ne se dépêche pas, ce sera difficile de le faire car ça traîne toujours au niveau de l’administration”. A la parution du bulletin, un collègue élu me fit remarquer qu’il eut mieux valu faire intervenir un jeune plutôt qu’une personne âgée comme Pierre-

Louis. Il ne savait pas que l'ethnographie est un moyen de contester les institutions et de changer notre quotidien.

Dans la lignée de l'ouvrage paru en 2019, *Histoire populaire de la Bretagne* écrite par trois historiens et un journaliste, qui correspond si bien aux propos d'Arlette Farge: "faire entendre quelque chose du silence du plus grand nombre", j'ai proposé, en tant qu'ethnographe, de contribuer au livre de Michel Priziac³ sur Trébrivan et cela d'une manière autre que celle des historiens. "Pratiquer l'ethnographie, c'est à dire retranscrire la parole collectée sans l'interpréter, est une manière, ouverte au regard de chacun, de parler de ce qui est, de ce qui a été, de ce que comporte la vie de sensible et de réel. Libre donc à chaque lecteur et lectrice de s'approprier ce qui suit," écrivais-je en préambule du chapitre qui m'était dévolu.

En 1926, le village de Kerguilly comptait cent-quatre-vingt-cinq habitants. Il n'en compte plus aujourd'hui que neuf, dont trois femmes. J'ai souhaité recueillir la parole des deux autres femmes de Kerguilly que sont Gisèle R et Gisèle B. Toutes deux ont gardé des souvenirs précis de la seconde guerre:

"Je me souviens de voir passer des Allemands quand on gardait les vaches. Ils venaient en manœuvre dans les champs en face de Kerguilly. Ils avaient fait des tranchées et des tas d'aménagements. Nous les croisions aussi quand nous partions à l'école à pieds.

Ma mère devait se débrouiller pour faire le travail. Ce n'était pas facile car à l'époque il n'y avait pas de tracteur ni aucun outil pour faire des transports. Elle allait au champ couper de l'herbe pour nourrir les bêtes et la transportait sur son dos.

Je me rappelle qu'elle emmenait ma petite sœur avec elle au champ près de l'endroit où se trouvaient les Allemands. Et comme elle avait un bébé, non seulement ils ne lui disaient rien mais ils venaient parfois l'aider à couper l'herbe".

Et comment se passait l'école?

"À Trébrivan, il y avait deux écoles, celle des garçons là où se trouve la salle des fêtes et l'école des filles, là où se trouve l'école encore aujourd'hui. On y allait à pieds, les garçons de leur côté et nous les filles, nous partions ensemble. Sur le chemin de l'école, nous parlions breton et dès que nous arrivions sur la cour, nous parlions français sinon nous nous faisons gronder.

Quand je suis née, mes parents me parlaient uniquement breton et c'est à l'école que nous apprenions le français".

³ Michel Priziac, *Trébrivan Terre d'Histoire*, Ki-Dour Editions, 2021.

Le travail des jeunes filles?

“À la ferme, chez mes parents, je faisais la traite mais j’aimais surtout aller travailler au champ. J’aidais mon père à semer, je conduisais le cheval et mon père était à l’arrière à s’occuper du semoir. Et puis, c’était le foin à couper et le blé à récolter. Tout ça se faisait à la faucheuse.

Ensuite il y avait les betteraves à biner et les rutabagas, les pommes de terre à récolter. Il y avait tout le temps du travail dans les champs. Le matin je faisais la traite et je m’occupais des cochons. L’après-midi j’allais au champ et après quatre heures, je nourrissais à nouveau les cochons et je faisais la traite”.

Le mariage et l’installation sur la ferme?

“Jean habitait ici avec ses parents. Ils étaient cinq enfants dans la famille et ils habitaient une toute petite maison avec de petites fenêtres. Les parents dormaient en bas et les enfants au grenier. La ferme était petite, 14 ou 15 ha et son père allait parfois travailler chez d’autres cultivateurs.

Il se trouve que Léonie, une voisine, partait à la retraite et on s’est installés dans sa maison. Les parents de Jean avaient mis ça sur leur nom et nous n’avons pas pu faire d’emprunt pour retaper la maison. Quand j’ai vu la maison, je me suis dit: “c’est pas possible!”. Il y avait des ronces partout et on ne voyait même pas la maison. Mais j’étais tout de même chez moi et on avait 16 ha de terre”.

Une vie difficile:

“On a vécu dans la misère! On a eu de la malchance! On a amené la brucellose à Kerguilly.

Mes parents avaient un riche voisin qui avait acheté des vaches frissonnes qui avaient la brucellose mais personne ne le savait. Les vaches du village allaient boire dans la même fontaine et celles de mes parents ont attrapé la maladie. Comme Jean et moi, on s’installait, mes parents nous avaient donné trois vaches. Un mois après mon arrivée ici, l’une d’entre-elles a avorté. Jean avait eu de ses parents deux vaches et une génisse. Le vétérinaire nous a dit de séparer la vache malade des autres si bien que le reste du troupeau n’a pas été contaminé. Et à cette époque-là on n’avait pas d’aide de l’État. Aujourd’hui, tout le troupeau serait parti à l’abattoir et on aurait eu une prime pour recommencer notre élevage. Là, c’était vraiment une catastrophe dès notre installation et nous avons mis trois ou quatre ans à nous en remettre”.

L'entraide et la solidarité?

“Il y avait beaucoup d'entraide entre-nous pour les foins, pour les blés, pour le binage. On allait faire des journées chez les autres, on avait du plaisir, on s'amusait.

On allait laver le linge à la rivière car ici on n'avait pas d'eau. Il y avait juste un puits qui était asséché l'été. Jean allait chercher de l'eau à la fontaine de Lann Kerguilly avec le cheval et une barrique. Les vaches allaient y boire aussi.

Au début, on n'avait même pas de chevaux mais les parents de Jean en avaient deux que nous utilisions. Nous étions les derniers à avoir un tracteur dans le village, en 1968. On avait fait un prêt et mon père et celui de Jean devaient nous accompagner à la banque pour signer en tant que cautions.

Les parents de Jean avaient une 2CV mais n'avaient pas le permis. Jean l'avait et moi je l'ai passé en 1973. On utilisait donc leur voiture.

On avait été obligés de construire une maison neuve car nous étions sept dans notre petite maison. Quand je suis arrivée ici, personne n'était propriétaire de ses terres. On a acheté les terres et construit la même année. Il nous fallait être propriétaires d'un terrain pour pouvoir construire. Notre propriétaire, un certain Monsieur Le Ny de Saint-Brieuc, passait tous les ans à la Saint-Michel récupérer le fermage et on payait cher. Il nous a dit qu'il était d'accord pour nous vendre les terres.

Le maçon et le menuisier nous ont beaucoup aidés en attendant que nous ayons les moyens pour les payer. Sans cette solidarité-là, je ne sais pas comment on aurait fait. Je leur ai souvent dit: on a eu de la chance avec vous!”.

Au niveau associatif

Il y a deux ans, j'adhérerai à une association locale, *Le Chaudron des arts*, dont les objectifs sont de rechercher des moyens permettant aux habitants du Centre-Bretagne ainsi qu'aux visiteurs de la région de s'immerger dans les domaines artistiques les plus divers, de ressentir l'importance de l'art dans leur vie quotidienne et de leur permettre de tomber dans le chaudron artistique. Je proposai aux adhérents de nous inscrire dans la recherche-action et je citais René Barbier qui en donne la définition suivante: “C'est une forme de recherche effectuée par des praticiens à propos de leur pratique. Il s'agit d'une recherche émancipatrice et critique dans laquelle il y a une action délibérée de transformation de la réalité”.

Et je poursuivais: Chacun devient sujet autonome et auteur de sa pratique et de son discours. Il se place dans une situation qui articule l'implication et la distanciation, l'affectivité et la rationalité, le symbolique et l'imaginaire. Il s'agit de mettre en œuvre des actions ou des expériences concrètes et innovantes qui constituent une forme de recherche en acte, parce qu'elles mettent à l'épreuve des

idées et des utopies mais aussi parce qu'elles s'accompagnent d'une réflexion et d'une analyse menées par les acteurs eux-mêmes.

Cette recherche-action, dans la mesure où elle vise un changement pourrait installer le praticien dans sa toute-puissance et dans son rôle de promoteur d'un changement qu'il aurait lui-même, préalablement, décidé d'instaurer. Or, l'objectif est d'amener un changement de l'attitude de l'individu ou du groupe, changement rendu nécessaire pour les participants et non pas décrété d'en haut. Il s'agira de faire participer les acteurs à leur propre changement d'attitude dans un rapport interactif.

Et pour cela, je suggère les modalités suivantes:

- Confronter nos idées et nos actions à celles des associations qui, sur le territoire, travaillent ou souhaitent travailler dans cette direction.
- Rencontrer des artistes et partager avec eux la réflexion liée à cette recherche.
- Organiser des conférences sur ce thème.
- Proposer aux enfants et aux adultes des ateliers artistiques.
- Mettre en place des expositions.

Et en effet, aujourd'hui cette association présente une exposition de peinture dans les différents commerces du centre ville de Maël-Carhaix, des dessins animaliers, des sculptures métalliques et des poèmes, autour d'un plan d'eau, des concerts ainsi que des ateliers artistiques hebdomadaires.

Au niveau personnel

Certains événements restent gravés dans votre mémoire car vous ne savez comment vous en débarrasser, vous ne savez comment les surmonter tant ils sont trop lourds à porter. Ils ont réduit votre vie en poussière, ils vous ont transformé en un "non être". Vous vous êtes réveillés le lendemain matin en vous disant que votre vie ne pourrait plus jamais être la même et que peut-être vaudrait-il mieux y mettre fin plutôt que d'affronter l'indicible, l'insoutenable. Là aujourd'hui, en écrivant ces mots, les larmes me viennent encore aux yeux. Je suppose que cette sensation de souillure m'accompagnera jusqu'à la fin de mes jours.

"Le dur désir de durer"

Dernière offrande dérisoire,
l'aube s'abat sur la terre
et resserre l'étau de son étreinte.
Dernier crachat insidieux,
le jour s'engouffre dans la chambre
et dévoile le spectre du désarroi

gesticulant sur la margelle d'un corps morcelé.
Les tentacules glacées du vide
s'insinuent en moi
et conquièrent inexorablement
chaque territoire de mon être.
Hurler pour se sentir exister
quand vivre est pire que la mort.

J'avais déjà dépassé la cinquantaine quand intervint dans ma vie personnelle un évènement que je qualifierai d'innommable: je fus victime d'un viol. Dès que je parvins à échapper à mon agresseur, la question qui se posa fut de savoir si je portais plainte ou pas. En quelques secondes la réponse s'imposa à moi: je devais éviter que d'autres femmes soient violées par cet homme et donc le faire condamner à la prison. J'ignorais à ce moment toutes les difficultés qui m'attendaient comme le fait de devoir témoigner des dizaines de fois et donc, sans cesse, de remuer le couteau dans la plaie. Je ne savais pas non plus que pour préparer le procès, j'allais être plusieurs fois confrontée à cet homme, ni que son avocate userait de maintes provocations à mon égard. J'étais la victime mais je devais apporter la preuve de ma respectabilité.

Bien entendu le soutien des proches à qui j'avais osé me confier fut pour moi d'une importance capitale. J'avais coutume lorsque je me sentais mal de me réfugier dans ma bibliothèque car je savais que la lecture m'apportait beaucoup de sérénité. C'est ce que je fis. Et surprise! Je me mis à relire des ouvrages de Patrick Bouvard, de Michel Lobrot, de Georges Lapassade, de Guy Berger, et j'en oublie... Ces lectures me réconciliaient avec moi-même et m'apportaient la force qui me manquait pour continuer à me battre.

Descendre en moi à petits pas feutrés
veiller à ne rien déranger de l'ordonnance des lieux.
M'immiscer dans mes ténèbres
jusqu'à rencontrer cette fracture, cette béance.
Douleur fulgurante!
Passer par delà la douleur
par delà la béance.
Accoster sur l'autre rive du fleuve
et recueillir les mots
qui paisiblement
attendent d'être dits.

Cinq ans plus tard, le procès eut lieu et mon violeur fut condamné à trois années de prison ferme.

Après cet évènement, il convenait pour moi de reprogrammer mon existence, de recréer le scénario de ma vie, c'est à dire de conquérir de nouveaux territoires de liberté. Et ma réflexion ethnographique y contribua énormément.

À l'heure actuelle

Je suis depuis plusieurs années à la retraite et il me semble que, comme j'ai tenté de l'expliquer plus haut, l'ethnographie m'accompagne à chaque instant, dans mon implication politique, dans mes engagements associatifs, dans mes écrits, dans mes rêves. Je la ressens comme une respiration, comme un moyen de mettre en mot tout ce qui se passe d'important dans ma vie et comme une façon de me reconstruire à tout moment. Et la question se pose de façon prégnante: qu'en fait-on aujourd'hui? Doit-on la considérer comme une réflexion du passé et l'abandonner? Ou peut-on au contraire la mettre à la disposition de tous pour transformer en profondeur notre société? Pour ne prendre qu'un seul exemple parmi tant d'autres possibles, imaginons un seul instant que sur chaque lieu de travail les salariés se posent la question des institutions internes et externes et que cette analyse leur permette une cogestion, c'est à dire la participation de tous les membres à toutes les tâches de décision.

La question de la vulgarisation de l'ethnographie comme outil pratique reste posée, elle est peu présente aujourd'hui, ou participe d'un entre soi. Il est impératif de bousculer cela, les enjeux de société actuels, leurs approches pourraient en bénéficier. La théorie ne peut se dissocier de la pratique et amène chacun à penser et à analyser de façon critique le monde dans lequel il vit, le système dans lequel il travaille, le lieu de pensée, de contestation du monde afin de permettre l'action et de se donner des outils pour changer l'institution et se constituer comme sujet, créateur du social.

Bibliographie

Ardoino Jacques, Boumard Patrick, Sallaberry Jean Claude, *Actualité de la théorie de l'institution*, Editions L'Harmattan, Paris, 2003.

Ardoino Jacques, Berger Guy, *D'une évaluation en miettes à une évaluation en actes*, Recherche et Formation, Paris, 1989.

Barbier René, *La recherche action*, Editions Anthropos, Paris, 1996.

Boumard Patrick, *Les savants de l'intérieur*, Editions Armand Colin, Paris, 1989.

Boumard Patrick, Bouvet Rose-Marie, *Bureaucratie à tous les étages*, Editions de l'Onde, Paris, 2019.

Cervera-Marzal Manuel, *Pour un suicide des intellectuels*, Editions Textuel, Paris, 2016

Friot Bernard, *Puissances du salariat*, Editions Le Seuil, Paris, 2021

Imbert Francis, *Médiations, institutions et loi dans la classe*, ESF éditeurs, Paris, 1994.

Lapassade Georges, *L'ethnosociologie*, Editions Méridiens Klincksiek, Paris, 1991.

Lapassade Georges, *Microsociologie de la vie scolaire*, Editions Anthropos, Paris, 1998.

Lobrot Michel, *Les effets de l'éducation*, Editions ESF, Paris, 1971.

Lobrot Michel, *A quoi sert l'école?* Editions Armand Colin, Paris, 1992.

Lobrot Michel, *L'aventure humaine*, Collection Psy-énergie, 1999.

Lordon Frédéric, *Vivre sans? Institutions, police, travail, argent...*, Editions La Fabrique, Paris, 2019

Porcher Thomas, *Les délaissés*, Editions Pluriel, Paris, 2021